NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

108 N° 4 1986

Généalogie de la psychanalyse. À propos d'un livre récent

Pierre MASSET

p. 571 - 575

https://www.nrt.be/fr/articles/genealogie-de-la-psychanalyse-a-propos-d-un-livre-recent-309

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Généalogie de la psychanalyse

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT *

L'ouvrage réunit sous ce titre les textes des séminaires tenus par Michel Henry à l'Université d'Osaka, sur invitation du gouvernement japonais, d'octobre à décembre 1983, ainsi que des conférences données aux Universités d'Osaka, de Tokyo et de Kyoto.

La psychanalyse joue ici pour la réflexion de Michel Henry le rôle de fil conducteur, mais en réalité sa pensée déborde largement la question des antécédents de la psychanalyse. L'auteur précise d'ailleurs en quel sens il parle de *généalogie* : il ne s'agit pas d'une *archéologie,* comme serait le simple inventaire de pensées aujourd'hui dépassées ou de systèmes morts ; il s'agit bien plutôt de la saisie d'un dynamisme vivant, d'un courant de pensée qui, prenant sa naissance chez Descartes, cherche à s'exprimer et s'exprime en fait, mais sous des formes diverses et sans qu'il y ait entre elles de lien direct de filiation, chez Kant et Schopenhauer, chez Nietzsche et Heidegger, pour aboutir finalement à Freud. Le déclin de la psychanalyse, que stigmatise M. Henry, sert en somme de catalyseur à sa réflexion. C'est à partir de ce constat d'échec que l'auteur en est venu à réaliser ce « retour en arrière » magistral sur trois siècles de philosophie occidentale, en vue de mettre à jour ce fond impensé dont procède le freudisme. C'est en tant qu'*héritier* de Descartes – un Descartes considéré selon un certain point de vue – que Freud est ici étudié ; c'est en tant que révélatrice d'autre chose qu'elle-même que la psychanalyse, prise en sa généalogie, intéresse l'auteur. Cette mise en perspective avec, comme point de fuite, les deux notions conjointes de conscience et d'inconscient nous vaut d'intéressantes et profondes *relectures* des philosophies considérées.

Le projet cartésien, qui coïncide avec le projet même de la philosophie, est une recherche du commencement. Ce commencement radical, Descartes le trouve, nous dit M. Henry, dans l'apparaître. Non pas l'apparaître de l'étant, ni même l'être de l'étant, mais l'apparaître se révélant comme tel, à la fois apparaître et être – c'est ce que M. Henry appelle une « ontologie phénoménologique » ou encore une « phénoménologie matérielle ». *Videre videor.* Ce n'est pas le voir qui intéresse Descartes,

* M. HENRY. *Généalogie de la psychanalyse.* Paris, P.U.F., 1985, 400 p.

le voir avec ses contenus de connaissance, avec les phénomènes – car ceux-ci tombent sous le coup du doute ; c'est bien plutôt le sentir immédiat, primitif, le *videor* (je me sens voyant) ; c'est la pensée se sentant elle-même (Descartes appelle en effet ce sentir immédiat la « pensée » ou encore « l'âme ») ; c'est l'originel apparaître à soi de l'apparaître. Le cartésianisme est une phénoménologie ; il voit dans l'automanifestation de l'apparaître le fondement et l'essence de toute vérité absolue. Mais le cartésianisme n'a pas su s'en tenir à ces absolus phénoménologiques que sont la subjectivité pure, l'immanence radicale de la vie, il a dérivé très vite vers la pensée au sens moderne, à savoir la pensée non plus comme vie mais comme connaissance. Et si Descartes lui-même a su se garder de cette dérive, au terme de laquelle le *cogito* disparaît devant le *cogitatum* et le *videor* s'abolit dans le *videre,* c'est au prix d'une équivoque constante, entre l'idée comme immanente et l'idée comme désignation extatique. Mais les cartésiens, eux, ont précipité cette dérive de la vie vers la représentation. Leibniz parle de perception sans aperception, donnant ainsi naissance au concept de perception inconsciente, lointaine annonce de la psychanalyse. Heidegger achèvera la réduction du *cogito* à la représentation. Pour lui, penser c'est percevoir, c'est poser devant soi, se représenter. L'intention inavouée de l'interprétation heideggérienne est d'insérer l'*ego cogito* dans l'histoire de la métaphysique occidentale, elle-même identifiée à l'histoire de la pensée de l'être, conçue à partir de l'étant. Mais cette interprétation du *cogito* en est la totale dénaturation.

Cette même dérive de la subjectivité vers la représentation, de la vie vers la connaissance, était déjà manifeste chez Kant. M. Henry voit dans la *Critique de la Raison pure* une tentative d'élucidation de la représentativité, conçue comme l'essence des phénomènes et de l'être même. Mais la critique kantienne aboutit à une impasse : elle est à la fois la mise à jour de la représentation comme condition apriorique de possibilité de la connaissance et la critique radicale de la représentation elle-même en tant que forme vide. La réalité en effet, l'être de la sensation, lui échappe. Kant ne saisit pas l'essence originelle de l'impression réelle, mais seulement la représentation de l'impression. Il ne saisit pas le *cogito* comme sujet pensant réel : la pensée n'étant pour lui qu'une fonction logique de liaison du divers, elle ne peut pas nous donner l'être du *je pense,* l'essence de la vie, mais seulement sa représentation.

Cette vie perdue, c'est Schopenhauer qui a su la retrouver. Aussi M. Henry voit-il en lui, malgré ses faiblesses et ses incohérences, l'un des philosophes les plus importants de notre histoire. Son apport décisif

est d'avoir explicitement rejeté l'interprétation de l'être comme représentation. La réalité en soi échappe à la représentation, elle est *volonté*, au sens de *vouloir-vivre* ; elle est la vie qui s'affirme et veut vivre. Dans mon corps, originellement senti, je saisis l'essence de la vie, non seulement comme présente en moi, mais aussi comme présente en toute chose derrière l'apparence du monde de la représentation. Mais Schopenhauer, outre qu'il trouvait absurde ce vouloir-vivre de la nature entière et voulait s'employer à y mettre un terme, n'a pas su s'en tenir à cette notion de la vie comme essence première et absolue. Comme Kant, il en est venu à voir dans la représentation la médiation par laquelle la vie doit nécessairement passer pour se connaître. Le « monde comme volonté » est chez lui absorbé par le « monde comme représentation », le vouloir-vivre redevient la chose en soi inconnaissable et la philosophie occidentale, une fois de plus, ne voit pas d'autre alternative à la représentation que l'inconscient, un inconscient d'ailleurs sans raison et sans but, une facticité aveugle.

Avec la « volonté de puissance » Nietzsche retrouvait ce vouloir-vivre schopenhauérien, l'essence de la vie en tant qu'elle est immanence et affectivité, mais avec une plus nette affirmation de soi, l'ivresse d'exister comme surabondance de la vie. La vie est perpétuelle venue en soi et accroissement de soi ; elle est oubli, égoïsme et santé ; elle est cohérence avec soi et impossibilité de se défaire de soi ; elle est une force sans justification, ni raison, ni transcendance aucune ; elle est à la fois joie et souffrance ; elle est l'être en tant que s'auto-affectant, l'être comme le « se souffrir soi-même ». La philosophie de Nietzsche, nous dit M. Henry, est une philosophie de la vie : en elle se révèle et s'affirme l'être comme incessant parvenir en soi de la vie. C'est la vie qui, chez Nietzsche, détermine les valeurs, en est le principe. La vie est la vérité et le bien, le bonheur et la plénitude, et la Parousie de l'être. La vie n'est pas susceptible d'être connue et la connaissance n'est que « l'autre » de la vie, aussi bien la connaissance ordinaire que la science. Apollon, qui est la représentation, n'est que l'image de Dionysos, qui est l'essence de la vie. Aussi bien le monde de la lumière est-il habité de l'obscurité primordiale ; les pensées ne sont pas lumière, mais seulement l'ombre de la lumière ; seule l'affectivité est à elle-même lumière ; le jour a son principe dans la nuit. C'est donc dénaturer totalement la métaphysique nietzschéenne des valeurs que de la ramener, comme le fait Heidegger, à une métaphysique de la représentation. Ce faisant, Heidegger intègre la pensée de Nietzsche dans l'histoire de la métaphysique occidentale, **mais il l'interprète à contresens.**

Mais si elle ne se laisse pas réduire à la clarté de la représentation extatique, la volonté de puissance – cet autre nom de la vie – ne se ramène pas davantage à la nuit, comme le croit la philosophie de l'inconscient. La psychanalyse ne saisit l'inconscient que sous son aspect ontique, comme un ensemble donné de pulsions, de représentations ; psychologie grossière, naturaliste, elle ignore le concept ontologique de l'inconscient, à savoir l'inconscient comme se référant à l'essence de la vie. En réalité, dit M. Henry, l'inconscient ne s'explique nullement par un processus purement ontique, comme est le refoulement, mais il s'enracine dans l'ontologique, c'est le statut même de la vie qu'il exprime. Le freudisme aboutit à concevoir l'inconscient comme un ensemble de significations arbitrairement hypostasiées et d'« explications » pseudo-scientifiques. Il confond la vie et la représentation de la vie. Certes Freud accède, en un premier temps peut-on dire, à un domaine qui est le tout autre de la représentation, le domaine de la vie : là, l'inconscient a son efficience propre ; il est le dynamisme de la psyché comme telle. Mais à peine la pulsion a-t-elle été reconnue pour elle-même, comme pulsion vitale, qu'elle tombe aussitôt sous la loi de la représentation : elle n'est reconnue que par la médiation de son équivalent représentatif. L'inconscient n'est donc plus l'autre de la représentation, il est au contraire tout prégnant d'elle ; c'est le concept aberrant de « représentation inconsciente ». Le freudisme représente, selon M. Henry, la dernière manifestation de ce courant de la pensée philosophique qui, à partir de Descartes et à travers Schopenhauer et Nietzsche, conteste la définition de l'homme par la pensée et découvre au plus profond de lui la vie. « Mais le freudisme n'a pris en compte la vie que pour la liquider. » D'où l'aspiration de la vie à sa propre mort. La mort, comme l'essence de la vie. En résumé, et selon Henry, l'inconscient conçu comme un ensemble de représentations inconscientes, d'entités imaginaires, cet inconscient n'existe pas. Freud, il est vrai, a su aussi voir dans l'inconscient tout autre chose, à savoir l'en deçà de toute représentation, le premier apparaître à soi de la vie en tant qu'affectivité ; mais il n'a pas su s'y tenir. Le freudisme est « une pensée de la vie qui a été incapable de s'égaler à son projet ».

C'est ce projet que M. Henry veut pousser à son terme, et cela au moyen d'une phénoménologie radicale, qu'il appelle « matérielle », et qui vise l'accomplissement concret de l'apparaître originel. La vie s'y saisit comme telle et comme consistant précisément en ce « s'éprouver soi-même ». Le *cogito* s'épuise dans le *videor,* en deçà du *videre.* L'homme se définit alors phénoménologiquement comme vivant ; il est

une puissance, une force, qui ne peuvent jamais venir dans la lumière de la représentation. Cette possibilité ontologique constitutive de l'être, Henry l'appelle « la potentialité ». Elle est notre corps originel, c'est-à-dire l'ensemble des pouvoirs qui nous ouvrent sur le monde, l'hyper-puissance originelle qui n'est autre que la vie — et dont l'inconscient est une bien mauvaise traduction —, la venue en soi de la vie, l'essence même de notre être.

Ainsi la psychanalyse apparaît-elle comme une tentative, après quelques autres, pour élaborer une philosophie de la vie, tentative qui tourne court, comme les autres, pour dévier dans une philosophie de la représentation, pour penser le monde et la science. Mais c'est une tentative qui va plus loin que la philosophie classique : elle veut en effet nous dire, en fin de compte, que notre relation primitive à l'être n'est pas la simple *ek-stasis* de la connaissance, mais que nous avons rapport à ce Fond essentiel et secret qui est la vie. A travers cette série d'études, c'est donc la philosophie de M. Henry lui-même qu'il nous est donné de saisir : une recherche phénoménologique de l'essence de l'homme, de l'essence de la vie. Une philosophie dont l'intention profonde est de saisir en son apparaître originel la venue en soi de la vie. Mais voilà que nous sommes nous-mêmes mis en appétit et nous voudrions en savoir davantage : qu'est-ce donc que la vie ? et comment déjouer ce secret « vouloir de la vie de demeurer en soi » ? Le présent ouvrage est à coup sûr un jalon important dans la recherche de M. Henry, un des rares philosophes français contemporains qui s'attachent à élaborer une œuvre originale et pensée en profondeur.

F-34000 Montpellier
Enclos Tissié-Sarrus

Pierre MASSET
Collège privé
Saint-François Régis